

première est la qualité formelle de la publication: les textes sont d'une grande aisance de lecture grâce à une mise en page sobre et soignée, les figures, toutes en noir et blanc à l'exception de deux blanches rejetées en fin de volume, ont été choisies avec soin et viennent en général appuyer avec pertinence le propos des articles. On soulignera également la dimension internationale de ce colloque.

La problématique du colloque est rappelée dans une introduction, qui constitue presque un article supplémentaire, sous la plume de Griesbach (p. 11–19). Dans cette courte, mais dense, présentation du sujet du colloque, l'Auteur étudie les portraits comme moyen de communication dans la cité hellénistique. Il dote ainsi cet ouvrage collectif d'une problématique forte, assurant le lecteur d'une orientation claire des différentes communications. Rappelant que l'époque hellénistique représente une phase critique dans l'utilisation du portrait comme moyen, dans le cadre de la cité, de la autoreprésentation (Selbstdarstellung), il l'envisage au moyen de la comparaison avec les mass media actuels. Cette métaphore permet de s'interroger sur la relation entre l'individu et le collectif dans la cité.

L'introduction évoque ensuite les différents axes autour desquels peut s'orienter la recherche sur les portraits dans la cité hellénistique. Premièrement, la perspective médiale: Griesbach note avec pertinence les limites de cette approche. Le portrait grec est structuré par des spécificités d'ordre culturelles et fonctionnelles; les comprendre sera le meilleur moyen de faire fructifier la métaphore médiale. Le rôle de l'effigie comme medium, c'est-à-dire comme objet possédant une qualité de présence, en dehors de son ›message‹, est particulièrement intéressant. Dans cette perspective, l'étude des contextes sociaux et politiques de l'érection ou de l'octroi d'un portrait est d'une grande importance. De même, le travail sur les contextes archéologiques est primordial. C'est le deuxième axe proposé par l'Auteur: la question de l'exposition. Il s'agit de ne plus étudier individuellement les différentes composantes d'un monument (inscription, support, statue, contexte), mais d'adopter une approche globale. Deux contraintes semblent néanmoins perturber cet idéal. La première est la spécialisation de chacune des disciplines impliquées. La seconde, c'est la déconnexion archéologique de ces quatre genres de documents. Dans bien des cas, les statues et leurs bases sont déconnectées. L'analyse systématique des trouvailles archéologiques gagne alors tout son intérêt. D'autre part, les études iconographiques et stylistiques prennent, dans cette optique, toute leur saveur, puisqu'il s'agit de reconstituer les caractéristiques esthétiques des portraits exposés dans l'espace public. On retrouve alors la fonction communicative du portrait, associée aux problématiques culturelles et sociales: les rôles sous lesquels chacun souhaite se faire représenter, la question de la mémoire et cetera. Le troisième axe se penche sur l'articulation des catégories de public et de privé. Comment comprendre les portraits d'initiative

Jochen Griesbach (éditeur), **Polis und Porträt. Standbilder als Medien der öffentlichen Repräsentation im hellenistischen Osten**. Studien zur antiken Stadt, volume 13. Éditeur Dr. Ludwig Reichert, Wiesbaden 2014. 187 pages avec 2 illustrations à couleur, 94 illustrations en blanc et noir, 2 planches à couleur.

La publication, sous la direction de Jochen Griesbach, du colloque tenu à l'Institut für Klassische Archäologie de la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich en décembre 2009 est à saluer sur plusieurs points. La

prives dans l'espace public? Et les portraits dressés dans la maison? On touche ainsi, également, à la problématique de la visibilité, si importante dans les études actuelles sur la autoreprésentation. Enfin, Griesbach souligne l'importance des études sur les tendances diachroniques. Quels sont les changements que subit le genre du portrait à l'époque hellénistique, du point de vue esthétique, iconographique, pratique, monumental?

Les articles peuvent se répartir en deux catégories. La première étudie de façon diachronique des contextes archéologiques (un sanctuaire ou une agora) appartenant à un site précis. Ils se fondent sur de minutieuses recherches de terrain. La seconde s'attache plus précisément aux pratiques du portrait, soit en étudiant un type particulier de lieu d'exposition (la maison, le temple), soit une catégorie sociopolitique (les stratégies), soit un genre spécifique de portraits (les «portraits honorifiques privés»). Dans la première série, Frédéric Herbin (Les monuments votifs et honorifiques du sanctuaire d'Apollon à Délos. Évolution topographique et typologique [314–69 av. J.-C.], p. 21–31) étudie les dynamiques du portrait dans le contexte public délien. Le premier intérêt de cette étude concerne les contextes à proprement parler: l'Auteur montre, à partir de l'analyse des monuments, que les stratégies d'occupation de l'espace sacré vont lentement évoluer. Au quatrième siècle, c'est le secteur sud-ouest qui est privilégié, celui de l'autel d'Apollon. À partir du milieu du troisième siècle et consécutivement à l'édification du portique d'Antigone, l'espace nord-est va commencer à être occupé, même si l'espace sud-ouest continue à se densifier. La reconstitution du contexte met en évidence la structuration des espaces autour de «voies» de circulation. L'Auteur note une multiplication des offrandes au sud du portique d'Antigone dans la seconde moitié du deuxième siècle: les monuments tendent également à former deux lignes parallèles évoquant une voie. À partir de certaines études de cas, il met également en évidence des stratégies rationnelles d'occupation de l'espace, par exemple par les souverains Attalides. Son second intérêt réside dans l'étude typologique des monuments, qui constitue une composante importante du «statuary habit» pour chaque cité. Des phénomènes comme la multiplication des exèdres et la raréfaction des monuments très hauts, comme les piliers, ont une grande importance d'un point de vue sociologique. Cet article donne une bonne idée des perspectives que la recherche archéologique peut apporter à l'étude des relations entre l'espace public et la statuaire monumentale.

Dans le même esprit, Christina Leypold (Der topographische Kontext der Statuenausstattung im Zeusheiligtum von Olympia in hellenistischer Zeit, p. 33–41) signe une étude des monuments du sanctuaire panhellénique d'Olympie. Elle se concentre essentiellement sur l'évolution des pratiques d'occupation de l'espace du sanctuaire et plus particulièrement sur la stoa d'Echo. La reconstitution de la chronologie, par-

fois un peu difficile à suivre, met en évidence la façon dont les monuments, contrairement aux époques antérieures, tendent à s'organiser en fonction des mouvements à l'intérieur du sanctuaire. Le démontage et le réemploi d'un certain nombre de monuments à l'époque augustéenne constitue également un aspect intéressant de cette recherche.

Se focalisant sur un contexte plus restreint, Marianne Mathys étudie le sanctuaire d'Athéna à Pergame. Celui-ci a en effet servi de lieu de représentation pour les rois, puis pour les élites civiques (en particulier les prêtresses de la déesse) et pour les magistrats romains. L'évolution chronologique, dont les conclusions sont issues du travail de doctorat de l'Auteure, est des plus intéressantes: la mise en scène des souverains attalides, en lien avec une certaine idéologie de la victoire, et de leurs compagnons, φίλοι καὶ συντρόφοι, cède la place aux honneurs pour les prêtresses à la chute de la monarchie. L'espace, presque entièrement monopolisé par les souverains, c'est soudain libéré après la mort d'Attale III. La reconstitution précise du contexte est intéressante: les statues des prêtresses, alors en bronze, semblent avoir occupé le centre de l'espace ouvert du sanctuaire, ainsi que la terrasse du Grand Autel. Au premier siècle, elles cèdent largement la place aux statues de magistrats romains, puis à celles de l'empereur, avant de revenir sur le devant de la scène après l'époque de Trajan. Les honneurs prennent alors une forme standardisée (hautes bases de statues en marbre, en forme d'autel) et semblent se concentrer sur le côté occidental du sanctuaire. Sur ce dernier point, Mathys voit dans cette standardisation le signe d'un pouvoir public fort, qui cherche à représenter la cité dans sa cohérence. Étant donné l'origine sociale des prêtresses, on pourrait aussi y voir la représentation d'une classe sociale, celle des notables, en tant que groupe.

Guillaume Biard (Les portraits honorifiques sur l'agora de Thasos [IVe siècle – Ier siècle apr. J.-C.], p. 57–68) a choisi de se focaliser sur l'agora de la cité de Thasos. Comme il le rappelle au début de l'article, il s'agit de la première analyse spécifique des portraits honorifiques dans ce contexte. Son objectif est clairement exposé: identifier les «epiphaneistatoi topoï» et leur lien avec le développement architectural du lieu. Sa recherche parvient à dégager plusieurs lieux importants dans la structuration des honneurs statuaire sur l'agora: «l'édifice à paraskénia», le portique nord-ouest et, probablement, la statue de Théagénès. Il examine ensuite les vestiges statuaire, retrouvés, pour certains, hors contexte. L'époque hellénistique est surtout représentée par les statues féminines de l'Artémision, en relation avec l'agora, dont les monuments ont certainement été réaménagés plus tardivement. Le premier siècle av. J.-C. est un moment important pour l'agora: elle est alors fermée par des portiques, à l'image des agorai de Priène ou de Magnésie du Méandre. De nombreuses bases de statues datent de cette période. L'époque voit aussi le rôle croissant, dans le paysage statuaire, des relations avec Rome. Mais c'est aussi le

moment ou cinq exèdres sont installées devant le portique sud-ouest, structurant fortement l'espace de circulation – suivant un phénomène déjà rencontré – jusqu'au grand autel de l'agora. Enfin, Biard questionne l'évolution du lieu: faut-il y voir le lieu d'une romanisation? La conclusion de l'Auteur est intéressante: alors que l'on ménage la place aux représentations du pouvoir impérial, il ne semble pas y avoir de changement d'organisation ou de fonctionnalité de l'espace public, dans ce qui semble être un souci de préservation de l'aspect hellénistique du lieu.

Enfin, Monika Trümper (*The honorific practice of the Agora of the Italians in Delos*, p. 69–85) signe un article très riche sur les modes de représentation dans l'Agora des Italiens de Délos. On touche là à l'analyse d'une pratique honorifique particulière. L'étude se concentre autour du contexte, de la typologie et des données socio-historiques. La reconstitution chronologique permet de mettre en évidence une évolution claire des lieux de la représentation. Comme le souligne l'Auteure, les portraits honorifiques présentent un caractère très particulier dans l'Agora des Italiens. Les statues étaient mises en scènes dans des niches édifiées au fil de l'eau, sans qu'un plan d'ensemble ait été conçu des l'origine. Par ailleurs, la tendance, tardive, à surélever les niches est interprétée comme une tendance héroïsante. Si cela semble confirmer par le choix de certains modes de représentation (la nudité pour Gaius Ofellius Ferus par exemple), il ne faudrait pas sur-interpréter ces dispositifs. Examinant les vestiges de sculpture, Trümper remarque qu'il n'y a pas de traces de statues en himation, et conclut que l'Agora des Italiens n'était pas concernée par les valeurs et l'identité civiques. Cela me semble aller trop loin: on ne peut pas comparer l'iconographie grecque et l'iconographie romaine. La statue cuirassée est le signe de l'imperium et était donc parfaitement reliée à la culture civique. Mais la culture civique romaine! Séparer ainsi les «civils» des «militaires» semble, pour la fin de l'époque républicaine, un biais sociologique. L'Auteure rend néanmoins bien compte de la bigarrure cohérente de la «population statuaire» du lieu et surtout de son lien avec les Italiens de Délos. Surtout, son étude a le mérite de mettre en valeur une pratique très somptueuse du portrait honorifique, plus somptueuse que celle qui pouvait avoir cours dans l'espace public.

C'est sur une pratique autant que sur un lieu que se penche Ralf Krumeich (*Ehrungen Roms und Stolz auf die Polis. Zur Repräsentation römischer Magistrate auf der Akropolis von Athen*, p. 141–153). Depuis la fin du deuxième siècle av. J.-C., les Athéniens honorent les magistrats romains sur l'Agora. L'Auteur étudie la manière dont ils les ont honorés, que ce soit par l'érection d'un nouveau monument ou par la récupération d'une effigie plus ancienne. Il se fonde pour cela sur un important travail d'étude et de relève des monuments de l'Acropole. L'examen des supports de statues permet de connaître dans une certaine mesure la position des statues et d'obtenir ainsi des indices sur

les modes de représentation (une statue mouvementée n'aura pas les mêmes scellements qu'une effigie à la pondération très légère). Le réemploi des statues plus anciennes constitue également un phénomène intéressant. Il se caractérise, à Athènes, par un certain respect de l'œuvre originale: on laisse souvent en place la signature du sculpteur, et on regrave parfois le nom du premier bénéficiaire de la statue. Cette pratique de réemploi, décrite chez Dion de Pruse ou chez Cicéron, s'articule ainsi avec la conservation et l'entretien de la tradition et de l'identité civique athénienne.

Marco Galli (*Ritratto romano e memoria greca. Il caso della [cosiddetta] scuola dei medici di Elea-Velia*, p. 155–169) signe une communication sous la forme d'une étude de cas, très détaillée, du programme statuaire d'une de ces maisons de corporations dont l'importance dans les cites de l'Empire était très importante. Il analyse avec acuité les processus de récupération et de reconstruction de l'identité civique et intellectuelle dans le cadre professionnel, le tout assorti d'un sentiment d'appartenance à l'Empire. L'Auteur met en évidence comment la corporation, qui s'organise comme une «petite cite», se met également en scène comme lieu et réceptacle d'une *paideia*. L'expérience rituelle, le lien avec les sectes philosophiques, la loyauté à la maison impériale et la revendication d'une culture civique sont tour à tour étudiés, toujours en partant des trouvailles de sculpture. À la marge de la cité hellénistique à proprement parler, le cas de la maison des médecins de Velia présente l'intérêt d'étudier une pratique du portrait hors du cadre strictement civique.

Il en va de même, bien que, comme il le montre, le modèle civique soit extrêmement prégnant, de l'étude de Griesbach (*Zwischen Zentrum und Zuhause. Zum Verhältnis von Öffentlichkeit und Privatsphäre anhand von Ehrenstatuen*, p. 99–116). Il explore la relation entre la statuaire honorifique publique et la portraiture domestique, à Délos. L'Auteur remarque que le monument, au contexte parfaitement privé, de Cléopâtre et Dioscourides, était fortement structuré par le modèle des honneurs civiques, tant du point de vue de l'épigraphie que de celui des modèles statuaire. La visibilité publique n'était d'ailleurs pas étrangère à ce cas. Il remarque aussi que ces statues faisaient partie d'un réseau d'offrandes et d'honneurs au sein de la famille, confirmant que ces statues n'étaient pas un «pis-aller» mais une manifestation particulière de prestige. La statue de Philostrate d'Ascalon découverte entre la terrasse des dieux étrangers et le musée archéologique, dans le quartier de l'est, faisait aussi partie d'un réseau de marques d'honneurs et d'offrandes disséminées sur l'île. Griesbach identifie le lieu comme une habitation. Mais la cour à péristyle et le caractère semi-public de l'honneur (ce sont les clients de Philostrate qui lui font l'honneur d'une statue) pourrait également faire penser à un lieu associatif tel que l'on en connaît d'autre à Délos. L'étude des vestiges statuaire permet de mettre en lumière les modes de représentation en

contexte domestique, par exemple dans la maison des Sceaux ou dans celle des Masques. Enfin, l'Auteur étudie cette tendance en relation avec une topographie du portrait de notables à Délos, et notamment ce qu'il peut avoir de privé (les exèdres familiales). Pour conclure, il considère que le développement de la maison privée comme lieu du «politique» et comme lieu de représentation publique doit être associé à l'émergence de la portraiture en contexte domestique.

Concentrée également sur un seul type de lieu d'exposition, mais sur une durée beaucoup plus longue, Katja Sporn (*Individuum und Gott. Privatbildnisse in griechischen Tempeln*, p. 117–129) étudie la pratique d'exposer des portraits dans les temples. Ses sources, de l'époque archaïque à l'époque impériale, sont textuelles et archéologiques, mais relèvent parfois d'une interprétation délicate. Le grand intérêt de son article réside dans la mise en évidence d'une évolution en quatre – trois si l'on considère comme difficile d'interprétation la première phase (600–350 av. J.-C.) – phases de développement de cette pratique. La fin de l'époque classique et la haute époque hellénistique marquent le développement de la pratique: rois, prêtres mais aussi des membres de l'élite locale se font portraiter dans le temple. À la basse-époque hellénistique, au contraire, il y a cette élite et les magistrats romains, par le biais des «ισοθεοὶ τιμαί», qui occupent l'espace. Enfin l'époque impériale voit s'instituer non un monopole, mais une domination de l'empereur dans ce domaine.

Retournant à l'espace public, mais pour y étudier les portraits honorifiques d'initiative privée, John Ma (*Public spaces, private statues*, p. 87–97) livre une réflexion intéressante sur le développement de ce genre particulier. Il situe ce dernier sur la ligne de crête des problématiques mêmes développées par l'étude du portrait honorifique: produit élitiste destiné à la distinction des grandes familles ou produit communautaire? Il note que, dès le début de l'époque hellénistique, ce genre, qui a partie liée avec la tradition d'offrir un portrait à une divinité, joue sur la proximité avec les honneurs civiques. Leur forme et leurs lieux d'installation sont souvent très proches de ceux de ces derniers. Sur des monuments collectifs comme les exèdres, les deux genres peuvent également coexister. Ces statues donnaient à voir les structures de parenté dans le cadre public de la cité. Elles prennent néanmoins un aspect honorifique, tant par leurs formules que par leur iconographie, reprenant les modèles publics. Il en livre alors deux interprétations – en apparence – concurrentes: celle d'une manifestation de pouvoir aristocratique, un moyen de domination en somme, qui rend le pouvoir visible, présent, notamment dans le cas des groupes dynastiques. L'autre est communautaire et insiste sur le consensus sur lequel se fondent ces monuments: le langage visuel et épigraphique, structure par les canons civiques et les normes publiques, en fait des monuments de citoyens, pas d'autocélébration d'une classe sociale. Les deux interprétations ne sont pas contradictoires, dans la mesure

ou la domination des notables se fonde sur le consensus civique. À la rencontre de deux tendances, la familiarisation des honneurs publics d'une part, et la publicisation des honneurs familiaux d'autre part, le portrait honorifique privé définit l'espace public hellénistique comme un espace de compétition entre grandes familles.

En se penchant sur une catégorie sociologique, celle des stratèges, Ingrid Laube (*Zu den statuarischen Ehrungen hellenistischer Strategen*, p. 131–139) adopte un point de vue original au sein des communications présentées dans ces actes. À une époque de mutations du modèle militaire classique, l'Auteure montre que les honneurs statuariques pour les stratèges connaissent un déplacement significatif, depuis la cité vers le sanctuaire fédéral, par exemple à Dodone. Il faut insister aussi sur la position extra civique de certains stratèges, comme Larichos à Priène, qui était certainement un général séleucide. Les nouveaux stratèges, selon Laube, seraient à l'extérieur de l'administration de la cité. Cela expliquerait qu'un cas comme celui de l'agora d'Athènes, où l'on a honoré les stratèges de la cité, ne se reproduise pas. Du point de vue des monuments eux-mêmes, l'Auteure remarque le manque de référence au rôle spécifiquement militaire des stratèges, qui sont décrits comme le seraient d'autres bienfaiteurs. Il y a une comparaison intéressante à rechercher du côté des honneurs octroyés aux magistrats romains comme les proconsuls. Cela pourrait aussi indiquer que le modèle idéologique de l'armée civique était encore, sur le plan des mentalités seulement, très important. En conclusion, l'on peut dire que les contributions à ces actes de colloque répondent toutes d'une manière différente à la problématique posée en introduction à Jochen Griesbach. Elles invitent à réfléchir sur la combinaison des approches de terrain et des questionnements plus larges sur l'évolution et l'importance du genre de la statuaire honorifique dans les cités grecques à l'époque hellénistique. Nulle doute que la qualité des travaux de recherche publiés ici et leur pertinence au regard du thème du colloque feront de ces actes un ouvrage de référence sur le sujet.

Paris

Martin Szewczyk